

Mais qu'ai-je en commun avec un avocat et un officier de police ?

Fiche élève

Introduction au discours de Badinter

L'abolition de la peine de mort est une loi adoptée en France le 9 octobre 1981. Cette loi a été portée par le ministre de la justice Robert Badinter, avocat pénal de formation. Face aux députés de l'Assemblée nationale, il défend avec une conviction persuasive, la loi pour l'abolition de la peine de mort en France le 17 septembre 1981. Le 18 septembre 1981, par 363 voix contre 117, l'Assemblée nationale adopte, après deux jours de débats, le projet de loi portant abolition de la peine de mort présenté, au nom du Gouvernement, par Robert Badinter, garde des Sceaux, ministre de la justice.

Extrait du discours :

1. Partout, dans le monde, et sans aucune exception, où triomphent la dictature et le mépris des droits de l'homme, partout vous y trouvez inscrite, en caractères sanglants, la peine de mort. [...]
2. Voici la première évidence : dans les pays de liberté, l'abolition est presque partout la règle ; dans les pays où règne la dictature, la peine de mort est partout pratiquée.
3. Ce partage du monde ne résulte pas d'une simple coïncidence, mais exprime une corrélation.
4. La vraie signification politique de la peine de mort, c'est bien qu'elle procède de l'idée que l'État a le droit de disposer du citoyen jusqu'à lui retirer la vie.
5. C'est par là que la peine de mort s'inscrit dans les systèmes totalitaires.
6. C'est par là même que vous retrouvez, dans la réalité judiciaire, et jusque dans celle qu'évoquait Raymond Forni¹, la vraie signification de la peine de mort.
7. Dans la réalité judiciaire, qu'est-ce que la peine de mort ?
8. Ce sont douze hommes et femmes, deux jours d'audience, l'impossibilité d'aller jusqu'au fond des choses et le droit, ou le devoir, terrible, de trancher, en quelques quarts d'heure, parfois quelques minutes, le problème si difficile de la culpabilité, et, au-delà, de décider de la vie ou de la mort d'un autre être.
9. Douze personnes, dans une démocratie, qui ont le droit de dire : celui-là doit vivre, celui-là doit mourir !
10. Je le dis : cette conception de la justice ne peut être celle des pays de liberté, précisément pour ce qu'elle comporte de signification totalitaire.
11. Quant au droit de grâce, il convient, comme Raymond Forni l'a rappelé, de s'interroger à son sujet.
12. Lorsque le roi représentait Dieu sur la terre, qu'il était oint² par la volonté divine, le droit de grâce avait un fondement légitime.
13. Dans une civilisation, dans une société dont les institutions sont imprégnées par la foi religieuse, on comprend aisément que le représentant de Dieu ait pu disposer du droit de vie ou de mort.
14. Mais dans une république, dans une démocratie, quels que soient ses mérites, quelle que soit sa conscience, aucun homme, aucun pouvoir ne saurait disposer d'un tel droit sur quiconque en temps de paix.

Mais qu'ai-je en commun avec un chirurgien, un kinésithérapeute et un diététicien ?

Fiche élève

Mise en contexte de l'extrait de *Réparer les vivants* de Maylis de Kerangal

« Le cœur de Simon migrerait dans un autre endroit du pays, ses reins, son foie et ses poumons gagnaient d'autres provinces, ils filaient vers d'autres corps. »

Réparer les vivants est le roman d'une transplantation cardiaque. L'extrait se situe au moment où celle-ci est mise en œuvre par l'équipe médicale.

« Les praticiens vont tour à tour préparer leur greffon. Des lames rapides et rigoureuses font le tour des organes afin de les libérer de leurs attaches, de leurs ligaments, de leurs différentes enveloppes-mais rien n'est encore sectionné. Les urologues, placés de chaque côté de la table, dialoguent durant cette séquence, le chirurgien trouvant dans cette intervention l'occasion de former l'interne, il est penché sur les reins, il décompose ses gestes et décrit sa technique tandis que l'élève acquiesce, parfois questionne.

Une heure plus tard, les alsaciennes font leur entrée, duo de femmes de même taille et de même corpulence ; la chirurgienne, une des étoiles montantes dans le milieu relativement select de la chirurgie hépatique s'abstient de toute parole, maintient un regard impassible derrière de petites lunettes cerclées de fer et travaille son foie avec une détermination qui tient de la bagarre, engagée toute entière dans une action qui semble trouver sa plénitude dans son exercice même, dans sa pratique, et l'équipière qui l'accompagne ne quitte pas des yeux ses mains d'une adresse inouïe.

Trente-cinq minutes s'écoulent encore et les thoraciques pénètrent le bloc. C'est à Virgilio de jouer ; c'est à lui, c'est son heure. Il prévient les alsaciennes qu'il s'apprête à inciser, puis dans la foulée réalise la section longitudinale du sternum. À l'inverse des autres il ne se penche pas mais demeure le dos droit, nuque inclinée et bras tendus au-devant-manière de maintenir une distance avec le corps. Le thorax est ouvert et Virgilio, alors, découvre le cœur, considère son volume, détaille les ventricules, les oreillettes, observe son beau mouvement contractile et Alice l'observe apprécier l'organe. Le cœur est magnifique.

Il procède avec une rapidité stupéfiante, bras de catcheur et doigts de dentellière, dissèque l'aorte puis, une à une, les veines caves : il éclaire le muscle. Alice, situé face à lui de l'autre côté de la table d'opération, est saisie par ce qu'elle voit, par le défilé autour de ce corps, par la somme d'actions dont il est l'objet ; elle observe le visage de Virgilio, se demande ce que cela signifie pour lui d'intervenir sur un mort, ce qu'il éprouve et à quoi il pense, l'espace tangué soudain autour d'elle, comme si la séparation entre les vivants et les morts n'existait plus ici. »

Réparer les vivants, Maylis de Kerangal, extrait des pages 254-255, éditions Gallimard, 2014

Mais qu'ai-je en commun avec un ingénieur financier et un chargé de clientèle banque ?

Fiche élève

Mise en contexte de l'extrait de *Potentiel du sinistre* de Thomas Coppey

Jusqu'à présent, Chanard a mené la vie d'un ingénieur financier sans défaut, celle d'un employé compétent dans sa branche, porté par des valeurs de performance, d'excellence et d'innovation. Aussi, concevoir le schéma financier permettant de miser des capitaux sur les catastrophes naturelles ne lui semble pas extravagant.

« Après six nouvelles semaines d'élaboration, Chanard pense être parvenu à une ébauche satisfaisante, il sollicite un entretien avec Marwani. Documents synthétiques divers, imparable clarté. Assisté de Cécile, il a réalisé des estimations et des simulations. Voici le projet : séismes, ouragans, typhons, tempêtes sont des phénomènes qui concentrent des montants inhabituels de risques : en y mettant le paquet, recherche, communication, il y a de quoi réaliser de belles plus-values. « Ce que je produis est encore assez approximatif, il faudrait des moyens supplémentaires pour affiner les données ». Marwani peine à saisir, il demande de quoi il s'agit au juste. Chanard cherche la simplicité : encourager les sociétés de réassurance à transférer l'essentiel de leurs risques au marché des capitaux afin que les investisseurs professionnels s'en emparent. [...].

Tout va très vite ensuite, Marwani a pris la mesure de la découverte. Les retombées sont encore difficiles à chiffrer mais on peut tabler sur un mouvement massif du secteur dans les années à venir. Il n'y a pas de temps à perdre, il faut envisager qu'en d'autres endroits du monde, dans d'autres groupes, un profil semblable à Chanard ait interprété les mégatendances dans le même sens, sinon un peu avant, et que d'autres suivront. Rien ne dit que Chanard soit un génie isolé.

Le lendemain du rendez-vous, un team meeting⁽¹⁾ est organisé sous la supervision du Branch director⁽²⁾. Pour l'instant, impossible de savoir si le groupe a une longueur d'avance, et c'est l'une des informations que l'équipe doit obtenir rapidement. De Beer va user de son savoir-faire pour soutirer quelques renseignements à ses relations parmi la concurrence. [...] Prévile et Chanard sont affectés aux estimations et projections : focus sur les moyens, les risques, les rendements. Vautier est chargé d'approcher les agences spécialisées dans l'observation et la prévision des catastrophes naturelles, trouver les spécialistes – géographes, météorologues, océanologues, sismologues –, les meilleurs. »

(1) Réunion d'équipe

(2) Directeur d'agence

Potentiel du sinistre, Thomas Coppey, extrait des pages 79 à 82, éditions Actes Sud

Mais qu'ai-je en commun avec un parfumeur et un chimiste ?

Fiche élève

Mise en contexte de l'extrait de l'ouvrage *Le Parfum* de Patrick Süskind

Ce roman évoque l'étonnant destin de Jean-Baptiste Grenouille, qui possède un sens olfactif incroyable. Ses aventures se déroulent en France au XVIII^e siècle. L'extrait de texte se situe lorsque Grenouille parvient à se faire engager comme apprenti chez Guiseppe Baldini, un parfumeur connu, mais qui est bord de la faillite. Grenouille, pour se faire engager est parvenu à retrouver la formule d'Amor et Psyché, le dernier parfum à la mode. Mieux, il a même réussi à en améliorer sa composition. Chez Baldini, Grenouille apprend les secrets de la distillation et l'art de composer les parfums. Certains parfums créés par lui, assurent gloire et fortune à Baldini qui les produit sous son nom. Tout Paris redevient fou des parfums de Baldini.

« Au bout d'un moment, Grenouille s'approcha de la table, comme une ombre.

— Ce n'est pas un bon parfum, dit-il. Il est très mal composé, ce parfum.

— Hum-hum-hum-..., dit Baldini en hochant la tête.

Non qu'il approuvât, mais il était dans un tel état de désarroi et d'apathie qu'on aurait pu lui dire n'importe quoi : il aurait dit « hum-hum-hum » et hoché la tête. Et d'ailleurs il continua à hocher la tête et à murmurer « hum-hum-hum » sans faire aucunement mine d'intervenir quand Grenouille, pour la seconde fois, se mit à mélanger, versa pour la seconde fois l'esprit-de-vin de la bonbonne dans la bouteille à mélanger, allongeant ainsi le parfum qui s'y trouvait, quand pour la seconde fois il fit couler, apparemment au petit bonheur et en n'importe quelle quantité, le contenu des flacons dans l'entonnoir. Ce n'est que vers la fin de l'opération (Grenouille, cette fois, ne secouait pas la bouteille, mais la faisait tourner doucement, comme un verre de cognac, peut-être par égard pour la sensibilité de Baldini, peut-être parce que le contenu lui en paraissait cette fois plus précieux) et alors que le liquide, achevé par conséquent, tournait en rond dans la bouteille, que Baldini émergea de son assoupissement et se leva, mais à vrai dire sans cesser de tenir son mouchoir devant son nez, comme s'il voulait se cuirasser contre une nouvelle agression.

— C'est fait, Maître, dit Grenouille. Maintenant, c'est un fort bon parfum.

— Oui-oui, c'est bon, c'est bon, répondit Baldini avec un geste las de sa main libre.

— Vous ne voulez pas faire un essai ? continuait Grenouille en gargouillant. Vous ne voulez pas, Maître ? Un essai ?
— Plus tard, à présent je ne suis pas d'humeur à faire un essai... J'ai d'autres soucis en tête. Va-t'en, maintenant, va !

Et il prit son chandelier, alla vers la porte et gagna la boutique. Grenouille le suivit. Ils arrivèrent dans l'étroit couloir qui menait à l'entrée de service. Le vieux traîna les pieds jusqu'à la porte, tira le verrou et ouvrit. Il s'effaça pour laisser sortir le garçon.

— Vous voulez bien maintenant que je travaille chez vous, Maître, vous voulez bien ? demanda Grenouille.

Il était déjà sur le seuil et était de nouveau tassé sur lui-même, avait de nouveau l'air d'une bête aux aguets.

— Je ne sais pas, dit Baldini, j'y réfléchirai. Va.

Et Grenouille avait disparu, tout d'un coup, avalé par l'obscurité. Baldini restait planté là, regardant dans le noir d'un œil rond. De la main droite, il tenait le chandelier, dans la gauche le mouchoir, comme quelqu'un qui saigne du nez : mais en fait il avait peur, ni plus ni moins. Il se dépêcha de verrouiller la porte. Puis il ôta le mouchoir qui lui protégeait le visage, le fourra dans sa poche et traversa la boutique jusqu'à l'atelier.

Le parfum était si divinement bon que Baldini en eut immédiatement les larmes aux yeux. Il n'avait pas besoin de faire un essai dans les règles, il se tenait juste debout devant la table de travail où était la bouteille à mélanger, et il respirait. Le parfum était magnifique. Comparé à « Amor et Psyché », c'était comme une symphonie comparée au crincrin eseuilé d'un violon. C'était davantage encore. Baldini ferma les yeux et vit monter en lui les souvenirs les plus sublimes. Il se vit, jeune homme, traverser le soir les jardins de Naples ; il se vit dans les bras d'une femme aux boucles noires et vit la silhouette d'un bouquet de roses sur le rebord de la fenêtre, par où soufflait une brise nocturne ; il entendit des chants d'oiseaux qui se faisaient écho et la musique lointaine d'une taverne du port ; il entendit un chuchotement à son oreille, il entendit un « je t'aime » et sentit la volupté lui hérissier le poil, là, maintenant, à cet instant même ! Il ouvrit brusquement les yeux et poussa un grand soupir de plaisir. Ce parfum n'était pas un parfum comme on en connaissait jusque-là. Ce n'était pas un parfum qui vous donne une meilleure odeur, pas un sent bon, pas un produit de toilette. C'était une chose entièrement nouvelle, capable de créer par elle-même tout un univers, un univers luxuriant et enchanté, et l'on oubliait d'un coup tout ce que le monde alentour avait de dégoûtant, et l'on se sentait si riche, si bien, si libre, si bon... Les poils se rabattirent, sur le bras de Baldini, et une enivrante sérénité l'envahit. Il prit la peau, la peau de chevreau qui était posée au bord de la table et, saisissant un tranchet, il entreprit de la tailler. Puis il posa les morceaux dans le bassin de verre et versa dessus le nouveau parfum. Il recouvrit le bassin d'une plaque de verre, recueillit le reste du parfum dans deux flacons, qu'il munit d'étiquettes où il inscrivit : « Nuit Napolitaine ». Puis il éteignit la lumière et se retira. »

Mais qu'ai-je en commun avec un matelot et un océanologue ?

Fiche élève

Mise en contexte de l'extrait de l'ouvrage *Le grand marin* de Catherine Poulain

Une femme rêvait de partir. De prendre le large. Après un long voyage, Lili, jeune française, arrive à Kodiak (Alaska). Tout de suite, elle sait : à bord d'un de ces bateaux qui s'en vont pêcher la morue noire, le crabe et le flétan, il y a une place pour elle. Dormir à même le sol, supporter l'humidité permanente et le sel qui ronge la peau, la fatigue, la peur, les blessures... C'est la découverte d'une existence âpre et rude, un apprentissage effrayant qui se doit de passer par le sang.

« À minuit nous posons les dernières palangres*. Les premières lignes ont été ramenées. Le poisson se fait rare. Les bancs sont ailleurs. Quelques flétans solitaires sont arrachés à l'eau. Ils arrivent sur le pont tirés par le crochet de Jude, battant l'air de la nuit de leur énorme queue. Certains sont plus grands que moi. Les géants plats et lisses sont secoués de spasmes. Sur leur face sombre deux yeux ronds nous fixent avec stupéfaction. L'autre face est blanche et aveugle. Jude décroche les plus jeunes et les rejette à l'eau. Ce ne sont souvent plus que des cadavres qui s'éloignent et dérivent, balancés dans les vagues avant de sombrer lentement. On dirait qu'ils s'effacent, avalés par l'eau noire.

Des morues luisantes luttent au bout des hameçons, des cabillauds à la peau verte et or, des poissons de roche cramois, des anémones et des étoiles de mer énormes.

- Gardez la morue noire, le cabillaud et les poissons de roche !

Simon love les palangres, assis sur un baquet* en dessous de la poulie. Jude est penché par-dessus la lisse*. Il scrute la remontée de la ligne, gaffe le flétan sitôt qu'il surgit des flots, s'arc-boute, reins tendus, la mâchoire serrée, vissage ruisselant. Il le hisse à bord, décroche le poisson d'une torsion brève du croc. Joey, Dave et Jesse égorgent et éviscèrent. Je racle l'intérieur des ventres ouverts, les lave de leur sang. Je déplace et remplace les baquets, au fur et à mesure que Simon les remplit de palangres délestées de leurs prises. Une pointe de feu me traverse quand je me baisse pour empoigner les baquets pleins, que je les charrie à l'autre bout du pont, titubant dans le violent roulis. Tripes, lambeaux d'appâts et créatures semi-végétales balayent le pont de bord à bord.

Mais la pêche est mauvaise. Les palangres sitôt ramenées, il nous faut les réappâter. La mer nous malmène. Nos pieds sont gelés. Debout sur le pont arrière, nous travaillons sans un mot, le cou rentré dans les épaules, les bras plaqués contre le corps. Nos gestes sont mécaniques. Les reins vont et viennent au rythme de la gîte*. Le son rauque, lent et répété de la vague... Un instant je m'endors tout en continuant d'appâter. Je rêve de poissons et de soleil de minuit. Le rire de Dave me réveille :

- Lili, tu dors !

Je me redresse :

- Je rêvais...mais je travaille ! »

Le grand marin, Catherine Poulain, extrait de la page 167, éditions de l'Olivier

*Définitions extraites du dictionnaire Larousse

Palangres : dispositif pour la pêche en mer des poissons de fond (poissons plats, congres, chiens de mer, thonidés), constitué d'une corde le long de laquelle sont attachés des fils munis d'hameçons.

Baquet : récipient ovale ou rond, à bord haut, servant à divers usages domestiques

Lisse : pièce de bois ou barre métallique fixée sur des montants et servant, sur un bateau, de garde-corps.

Gîte : inclinaison transversale que prend un navire sous l'effort du vent, de la houle, ou lorsque la cargaison est mal répartie.